

Deux histoires de récidive: Hans Fallada et Alfred Döblin

Pour des raisons qui nous échappent, le thème de la prison, omniprésent chez les écrivains européens du 19^e siècle, n'a pas ou peu laissé de trace dans la littérature allemande de l'époque. Ce n'est qu'au début du XXe siècle que des auteurs allemands s'approchent de la prison et en font un sujet littéraire. Pendant la période entre les deux guerres mondiales, marquée par les bouleversements politiques allant de la proclamation de la république jusqu'à l'avènement du national-socialisme, deux romans sont publiés à quelques années de distance : « *Wer aus dem Blechnapf frisst* » de Hans Fallada et « *Berlin Alexanderplatz* » de Alfred Döblin. Le premier autobiographique, le deuxième, œuvre de fiction, ces écrits nous proposent une réflexion à la fois sur une société à la dérive et sur le désarroi des individus qui essaient tant bien que mal de trouver une place. Dans un tel contexte, la prison représente un élément incontournable : comme étape ultime et inévitable de la déchéance, mais aussi comme un palliatif à la misère du quotidien. Elle est le symbole à la fois de l'échec de l'individu et d'un ordre que la société n'est plus à même d'offrir aux citoyens. Mais les considérations de Fallada et de Döblin ne s'arrêtent pas là. En abordant le problème de la récidive, ils anticipent les critiques de l'institution carcérale qui, à partir des années soixante, mettront en cause sa fonction résocialisatrice. Si les détenus dont ces écrivains font le portrait se sentent « chez eux » en prison, c'est que celle-ci n'a pas de sens. S'ils considèrent que la véritable punition intervient au moment où ils quittent leur cellule pour réintégrer la vie en liberté, cela signifie que la prison et la société ont failli à la tâche qu'ils se sont donnée : au lieu de produire des hommes « meilleurs », l'une et l'autre entretiennent leurs faiblesses.

Ceci dit, la reconnaissance du fait qu'il y a du sable dans l'engrenage de la punition ne va pas de pair, chez Fallada et Döblin, avec une déresponsabilisation de l'individu. Les protagonistes des deux romans, dont il est question ici ó Franz Biberkopf et Willi Kufalt ó sont les victimes de leur bêtise. Ils se laissent pousser par la vie, au lieu de la dominer. Ils rêvent d'une existence sans soucis ni tracas et recourent à l'alcool lorsque la réalité les ramène sur terre. N'importe quel comportement, si anodin soit-il, se transforme chez eux en véritable catastrophe, même lorsqu'il est posé avec les meilleures intentions. Ils invoquent la malchance, mais ils trébuchent sur des obstacles qu'ils ont eux-mêmes placés sur le chemin. Bien entendu, la société ne leur fait pas de cadeaux et contribue à façonner une carrière qui aboutit, avec une logique inexorable, au retour en prison. Mais les personnages de Fallada et de Döblin, chacun à sa manière, se conforment mollement au destin écrit par la société comme on s'abandonne au courant d'une rivière, sans prêter attention aux branches auxquelles ils pourraient s'agripper.

1. Hans Fallada : le mythe de l'éternel retour

Une vie peu banale, celle de Rudolf Dietzen, alias Hans Fallada (1893 ó 1947). Issu d'une famille aisée (le père est magistrat), il fréquente l'école tout d'abord à Berlin, puis à Leipzig. Son adolescence est caractérisée par un rapport conflictuel avec le père, qui l'envoie dans un internat lorsqu'il découvre que Rudolf a écrit une lettre d'amour à une fille : un épisode que l'écrivain reprendra dans le roman « *Wer einmal aus dem Blechnapf frisst* » en guise d'explication aux déboires du protagoniste ¹. En 1911 Rudolf Dietzen et son ami Hanns Dietrich von Necker

¹ Hans Fallada, *Wer einmal aus dem Blechnapf frisst*, Berlin, Aufbau-Verlag, 7. Aufl., 2009, p. 546-558.

décident de se suicider, en déguisant leur acte en duel. Lami succombe aux blessures ; Rudolf, qui s'en échappe de justesse, est tout d'abord accusé d'homicide, puis interné dans une clinique psychiatrique à Tannenfeld. Il a 19 ans. C'est probablement au cours de cet internement qu'il développe une dépendance à la morphine. À sa sortie, il abandonne les études, accomplit un apprentissage d'agriculteur et s'engage dans une carrière d'agronome. Mais Rudolf préfère la littérature au travail des champs. Son premier roman, écrit sous le pseudonyme de Hans Fallada, paraît en 1919. Dans les années qui suivent, il subit plusieurs cures de désintoxication. La dépendance à l'alcool et autres drogues sont aussi à l'origine de ses déboires avec la justice. Hans Fallada est condamné une première fois à 6 mois de prison pour détournement de fonds en 1923, peine qu'il purge à la prison de Greifswald. Il subira une deuxième condamnation deux ans après pour les mêmes raisons. Cette fois la peine est plus lourde : deux ans et demi à la prison centrale de Neumünster. Comme le héros de son roman, il travaille à la sortie dans des bureaux de dactylographie et comme démarcheur de publicité.

Ces déconvenues n'empêchent pas Fallada de poursuivre son activité d'écrivain. Engagé par Rowohlt dans sa maison d'édition, Fallada publie en 1932 « *Kleiner Mann, was nun ?* », ² roman qui lui vaudra une renommée internationale. Après la prise de pouvoir par les nationaux-socialistes, Fallada est déclaré « auteur non désiré », décision qui sera levée quelques mois plus tard. Mais ses rapports avec le pouvoir restent tendus. Sur dénonciation du propriétaire de la maison qu'il vient d'acheter, il est détenu pendant deux semaines pour activités subversives. Son roman « *Wer einmal aus dem Blechnapf frisst* » ³, dont il sera question plus tard, est interdit par les autorités. Malgré cela, Fallada ne peut pas se décider à émigrer, comme tant d'autres écrivains, et s'arrange tant bien que mal avec l'idéologie dominante, quitte à se faire taxer de collaborateur. ⁴

En 1944, Hans Fallada est de nouveau interné à la clinique de Neustrelitz ó en réalité une prison abritant des criminels souffrant d'une maladie mentale - pour avoir menacé sa femme, dont il venait de se séparer, avec un pistolet. Un an plus tard, nouveau séjour dans une clinique pour une cure de désintoxication. À la fin de la guerre, il sera à Berlin, où il rédige son roman le plus connu, « *Jeder stirbt für sich allein* » ⁵. Hans Fallada meurt en 1947 des suites d'un accident cardiovasculaire.

Un paradigme de la récidive

Publié une année après la prise de pouvoir par Hitler, en 1934, « *Wer einmal aus dem Blechnapf frisst* » est un roman autobiographique, le protagoniste, Willy Kufalt, étant à bien des égards un sosie de l'auteur. Condamné à cinq ans de prison pour détournement de fonds, Willy Kufalt se prépare à sa mise en liberté. Après quelques hésitations, il accepte de commencer sa nouvelle vie

² Trad. française: *Quoi de neuf, petit homme ?*, Paris, Denoël, 2007

³ Il n'existe à ma connaissance aucune traduction en français de ce roman.

⁴ Son journal, publié sous le titre de *In meinem fremden Land*, représente une tentative plus ou moins réussie, de justifier sa décision. Voici ce qu'il écrit à ce propos: *«Und da sitzen Narren draussen im Auslande, sie sitzen recht bequem und gefahrlos und die beschimpfen uns als Konjunkturritter, als Söldlinge der Nazis ó sie tadeln unsere Schwäche, unsere Tatenlosigkeit, unser Mangel an Widerstandskraft. Aber wir haben es ertragen und sie nicht, und wir haben uns jeden Tag gefürchtet, aber sie nicht...»* (Hans Fallada, *In meinem fremden Lande*, Berlin, Aufbau-Verlag, 2009). Sur la position ambiguë de l'écrivain face au national-socialisme, voir la postface de Jenny Williams et Sabine Lange dans l'œuvre citée (p. 271-286), ainsi que le commentaire de Geoff Wilkes dans *«Ogni uomo muore solo»*, Palermo, Sellerio, 2010, p. 717-740.

⁵ Trad. française *«Seul dans Berlin»*, Paris, Plon, 1967

à Hambourg, dans une maison de transition lui offrant gîte et travail. Toutefois le sentiment d'être exploité et des règlements vexatoires lui font changer d'idée. Avec des camarades, il décide de se mettre à son compte et d'ouvrir un petit atelier de dactylographie. En un premier temps, le succès est au rendez-vous. Willy décroche un contrat, bien que de façon un peu cavalière, réussit à trouver les machines à écrire et le bureau. Les premières livraisons lui apportent quelques sous, mais les choses se gâtent par la suite. Accusé d'avoir acheté les machines à écrire frauduleusement, Willi est incarcéré jusqu'à ce qu'il puisse prouver sa bonne foi.

De nouveau en liberté, mais sans le sou, il essaye désespérément de joindre les deux bouts tout en restant dans la légalité. Peine perdue. La rencontre avec un camarade de détention qui lui fait miroiter l'opportunité de gagner de l'argent « facile » ébranle sa détermination. Willi se laisse entraîner, un peu malgré lui, dans un vol à la tire, utilise sa partie du butin pour quitter Hambourg et s'établir dans une petite ville : la même petite ville dans laquelle il a vécu cinq ans derrière les barreaux. Un semblant de normalité s'installe : il trouve du travail comme démarcheur de publicité, gagne assez d'argent pour se permettre une chambre confortable, rencontre une fille qu'il se propose de marier. Mais le passé le rattrape aussitôt : soupçonné injustement d'avoir volé de l'argent à une vieille dame, il retourne à Hambourg, bien décidé à tourner le dos à une société qui ne veut pas de lui. Willi Kufalt change de nom, renoue ses liens avec le monde interlope, rêve du grand coup qui le mettrait à l'abri des soucis quotidiens.

Ayant découvert une faille dans la surveillance d'une bijouterie, dont les vitrines promettent un butin substantiel, Willi demande de l'aide à un ex-camarade de prison avant de commettre un cambriolage qui est au-dessus de ses moyens. Batzke, le complice, se montre tout d'abord réticent, laissant Willi Kufalt aux prises avec ses rêves et la conscience de sa médiocrité. Exclu par la société, il se voit également repoussé par ceux qui la défient. Dans un acte désespéré, dernière tentative de prouver à lui-même et aux autres ce de quoi il est capable, il attaque une femme, lui envoie un coup de poing au visage et lui vole son sac à main. Le sentiment de supériorité que lui procure l'exercice de la violence, conduiront Willi à commettre une série d'actes semblables, jusqu'à ce que la police l'arrête. Le retour en prison, dans « sa » cellule, ressemble paradoxalement à un « happy end ».

L'histoire de Willi Kufalt, telle que racontée par Hans Fallada, représente un paradigme de la récidive, un schéma explicatif qui a donné forme aux discours sur la prison jusqu'à nos jours. Tous les ingrédients y sont réunis : les effets pervers de l'enfermement, la fermeture de la société vis-à-vis des personnes qui sortent de prison, les difficultés qui s'opposent à une réinsertion sociale, le rôle des « mauvaises fréquentations », et j'en passe. Dans cet ordre d'idées, la récidive apparaît non comme le résultat d'une équation personnelle, mais d'une logique sociale qui échappe au contrôle des individus. Willi Kufalt sort de prison avec les meilleures intentions, il faut ce qu'il faut pour rester dans la légalité, rêve d'une vie paisible, de travail et de famille. Ses efforts se brisent toutefois contre les obstacles que le système dresse sur son chemin.

Une lecture plus attentive de l'œuvre de Fallada nous permet néanmoins d'aller au-delà d'un tel paradigme et de découvrir, grâce à la description minutieuse que l'auteur nous fournit, des aspects de ce processus qui ouvrent la porte à une représentation plus différenciée et plus réfléchie de ce qui se présente à premier abord comme une logique implacable.

Attendre la sortie

L'action débute deux jours avant la date de la sortie : une courte période de temps, qui s'étire dans le roman jusqu'à la page 110. Deux jours avant sa libération, Willi Kufalt est encore absorbé par le quotidien de la prison : nettoyer la cellule, vider le seau, se procurer du tabac, rencontrer tel

ou tel camarade. On dirait que l'ensemble de sa routine, intériorisée pendant cinq longues années, n'ont qu'une seule fonction : lui faire oublier l'échéance qui l'attend. Ce n'est que dans le calme relatif du soir que ses pensées s'arrêtent sur ce que sera la vie de l'autre côté des barrières :

« Si au moins je savais quoi faire, quand je sors d'ici ! Si je n'ai pas de travail, ils vont m'envoyer mon pécule à l'assistance sociale et je ne pourrai aller chercher que quelques sous par semaine ! Ils se foutent le doigt dans l'œil ! Je préfère faire un coup tordu ! » (p. 10).

Pour le moment, rien n'est définitif, le scénario n'a pas encore été écrit. Travailleur ou truand : le choix est entre ses mains. Un premier obstacle toutefois: des règlements qui veulent aider à empêcher les ex-détenus de flamber leurs économies en quelques jours - et qui n'aident pas. Se contenter de l'argent dispensé par l'assistance sociale signifierait renoncer à ce dont Willi a été privé pendant cinq ans. À quoi bon la liberté, s'il faut se contenter de travailler, dormir et manger ? Mais tout ceci n'est, pour le moment, qu'une tentative de dépasser l'insécurité qui l'habite, en s'accrochant à l'idée qu'il est assez malin pour se tirer d'affaire dans n'importe quelle situation. Si le système lui pose des colles, il saura les éviter. Figées dans le court terme, ses pensées ne peuvent aller plus loin que l'alternative entre la légalité et l'illégalité :

« Peut-être je fais un mauvais coup, peut-être je vais travailler au bureau de mon beau-frère » (p. 19).

En réalité, les deux options sont tout aussi en dehors de la réalité l'une que l'autre. Willi Kufalt n'est pas un truand et son beau-frère (comme le reste de sa famille) ne veut plus rien savoir de lui. Il faudra trouver autre chose, mais quoi ? L'insécurité reprend le dessus, les questions se multiplient et restent sans réponse. Louer une chambre, trouver du travail, et « l'argent qui file entre les doigts » (p. 22) : plus il y pense, plus de tels problèmes deviennent à dans son imagination et avant même de les avoir rencontrés à des obstacles insurmontables. Et face à ce qui l'attend dehors, Willi ne peut s'empêcher de jeter un regard nostalgique sur les années passées dans cette prison qu'il devra quitter bientôt :

« Il était bien ici, il s'y est vite adapté ! Somme toute, il a eu du bon temps, la sortie venait trop vite, rien n'était prêt, il resterait volontiers encore quelques semaines ! » (p. 23).

Les pensées se bousculent, peur et espoir s'alternent, s'entrechoquent, l'une chasse l'autre. Les projets, à peine formulés, éclatent comme des bulles de savon : clichés d'une petite vie bourgeoise bien tranquille, hors de sa portée. Bien sûr, il sait ce qu'il faudrait faire une fois dehors, mais la façon dont ces banalités sont formulées dans la tête ressemble étrangement à une prière :

« Le mieux, ce serait un revenu régulier, sûr, même un petit revenu. Ne rien avoir à faire avec des truands, habiter quelque part sans donner dans l'œil ! Une chambre dans laquelle il fait chaud même en hiver. Peut-être de temps en temps au cinéma. Un petit emploi de bureau sympathique. Il ne souhaite rien de mieux que ça. Amen » (p. 36).

Willi aimerait tout simplement « être comme les autres » (p. 41) , mais les autres à encore une anticipation à sont ceux qui ne se soucieront guère de ce qu'il adviendra de lui, qui lui mettront des bâtons dans les roues, qui le traiteront comme un chien. Mais en quoi Willi Kufalt est-il « autre » et qui est-il au juste ? Répondre à cette question signifierait se remémorer un temps perdu, un « avant » mythique dont le souvenir a été effacé par la prison:

« Il s'efforce d'y voir clair. Toutes ces mesquineries rendent la vie difficile, avant tout était plus facile, lorsque j'étais dans ma cellule, sans penser à rien. Je dois veiller à ce que tout devienne plus facile. Autrement je n'y arriverai pas, je suis trop faible. Tout devient tout de suite insupportable. Il faudrait un commencement en douceur, quel qu'il soit » (p. 59-60).

Après la nuit, il y a le jour ; après la noirceur, la lumière. Willi ne sait plus. Il rêve d'un temps où « tout était plus facile ». Mais de quel temps s'agit-il ? Avant, c'est quand ? Une autre question sans réponse, qui nous livre toutefois quelques éléments de son identité. Il est faible, dit-il, faible dans la mesure où « tout est trop trop vite », ce qui renvoie l'image d'une personnalité figée dans le court terme, impatiente, sans les moyens adéquats pour faire face aux difficultés de la vie quotidienne. Dans ces propos, il y a un passage continuuel entre la responsabilité individuelle (« Je dois veiller ») et des attentes dont le sujet est indéterminé (« On devrait »), entre le présent et le conditionnel. Il sait ce qu'il devrait faire, il sait aussi qu'il n'en est pas capable, une incapacité qui justifie l'inaction.

Les entretiens avec un gardien et le directeur et le pasteur ne sont pas faits pour le rassurer. L'un rappelle à Willi les cinq millions de chômeurs qui font la queue pour trouver un travail tant soit peu convenable. L'autre essaie de le ramener à la réalité en le comparant à un malade qui quitte l'hôpital :

« C'est maintenant que commencent les difficultés. Vous êtes comme un malade, qui a gardé le lit longtemps. Vous devez réapprendre à marcher »

À quoi Willy répond :

« Je serais presque tenté de vous prier de me garder ici. Je suis un homme auquel on vient de couper les mains » (p. 72).

Le scénario est posé. Willi Kufalt, malade ou handicapé, a besoin d'une période de convalescence que la société, elle-même en crise, n'est pas prête à lui accorder. Et les embûches font leur apparition dès les procédures de sortie. Le directeur lui propose de travailler dans un atelier protégé, offre que Willi refuse dans un premier temps, parce qu'on ne lui donne pas le temps de lire le règlement. Il a besoin d'un certificat de départ (« Abmeldung ») et on lui en fournit un avec le sceau du pénitencier. Au lieu de lui donner l'argent qu'il a gagné pendant son séjour en prison, celui-ci va être versé sur un compte contrôlé par le service de patronage qui le lui versera au compte-goutte. Et le voilà dehors !

C'est ça la liberté ?

La première étape, une fois sorti de prison, c'est une maison de transition à Hambourg, qui offre logis et un travail consistant à taper des adresses à la machine pour l'envoi de dépliants publicitaires. Willi n'est pas dupe, ce n'est pas encore la vraie vie, juste un prolongement de la prison. Il s'est trompé de liberté. Un accueil on ne peut plus froid, des règlements absurdes et vexatoires, un travail harassant et mal payé : ce n'est pas vraiment un changement de décor :

« Au moins il n'y a pas de barreaux aux fenêtres. À part ça, c'est la taule ! » (p. 122).

Mais y a-t-il une liberté ailleurs ? Est-elle accessible à quelqu'un qui, comme lui, en a été privé pendant cinq ans ? Willi commence à en douter, et le sentiment d'exclusion s'accroît. Il est dehors et se sent en dehors :

« Est-ce la liberté qu'il a attendue pendant cinq ans ? Oh, mon Dieu, la liberté ! Faire ou ne pas faire ce qu'il veut » (p. 162)

Mais Willi Kufalt ne veut pas décrocher la lune, ses ambitions de liberté ne vont pas au-delà de son souhait de mener une vie « comme les autres » : un boulot pas trop mal rémunéré, une chambre et de quoi se payer une bière de temps en temps. Des besoins modestes certes, mais difficiles à réaliser à court terme dans une Allemagne secouée par la crise économique et les conflits sociaux. Et c'est là que le bât blesse, car Willi demande peu, mais tout de suite, supportant mal que le temps s'interpose entre les besoins et leur satisfaction. Loin d'avoir intériorisé la notion chrétienne de sacrifice (souffrir maintenant pour jouir plus tard), il se heurte à tout délai comme à un obstacle insurmontable. Au centre de sa vision de la liberté se trouve cette idée qui est en quelque sorte le corollaire de ses ambitions : être « libéré » des soucis, des préoccupations de la vie quotidienne, des responsabilités. En d'autres mots : jouir, tout en étant dehors, de cette même « liberté » que lui offrait l'enfermement. C'est dans ce sens qu'il faut interpréter les propos de Willi lorsqu'il se dit hanté par la prison :

« Est-ce que dans le cerveau y a-t-il de la place pour une cellule, pour un espace restreint équipé de barreaux et de cadenas, et pour quelque chose sans forme qui déambule d'un coin à l'autre, quelque chose d'enfermé qui ne sortira jamais ? » (p. 205)

La vie, comme les autres, si souhaitable soit-elle, ne libère pas des soucis. Seule la prison donne accès à ce type de liberté. À moins de s'engager sur la voie des « malins » (Schlaue) qui savent profiter des opportunités légales ou illégales, peu importe - lorsqu'elles se présentent. Willi Kufalt est constamment tiraillé entre ces deux pôles, avec le mirage de la prison en toile de fond : il trouve un semblant de normalité, trébuche sur un obstacle, rêve du grand « coup » et se laisse entraîner dans des affaires minables. Il se remet en selle, rêve de famille et d'enfants, tombe à nouveau dans un piège et les truands ne sont jamais très loin.

Bien entendu, la société ne lui fait pas de cadeaux, comme elle n'en fait pas à tous ceux qui, sans travail, vivent en s'arrangeant comme ils peuvent. Willi a une chambre douillette, peut continuer à travailler dans l'atelier de la maison de transition, a même rencontré une fille qui partage ses soirées. Une petite vie, comme il l'imaginait, mais les fins de mois sont difficiles, les problèmes s'installent. Et s'il se mettait à son compte, avec les collègues de l'atelier, tous des repris de justice ? Une opportunité se présente, Willi fonce la tête baissée et se retrouve en prison, accusé d'avoir acheté des machines à écrire frauduleusement :

« Cent deux jours et de nouveau dedans ! Parfait. Pourquoi trimer ? On aimerait se cogner la tête contre un mur, se pendre ! Les soucis que j'ai eus pendant ces trois mois, ce n'est pas possible » (p. 297-98).

Liberté rime avec soucis : cette équation ne se dément pas. Et la nostalgie de la prison, de sa prison, refait surface :

« Je veux retourner en prison. Tout ça ne sert à rien, je m'en rends compte, autant y retourner... Moi, ça ne me fait rien, ça m'est égal... Laissez-moi retourner dans ma cellule. C'est la malchance qui me colle à la peau » (p. 302).

« Après la déconfiture des dernières semaines, le souvenir de la prison a émergé de la mer grisâtre de sa vie comme une île de bonheur. N'était-ce pas une vie merveilleusement tranquille

dans sa cellule, lorsqu'il n'était question ni d'argent, ni d'endroit où loger, ni de travail, ni de faim?ø (p. 310).

Mais la prison, pour cette fois, ne veut pas de lui. Vite relâché, Willi remet l'ouvrage sur le métier. Une nouvelle tentative de gagner honnêtement sa vie en tapant des adresses s'enlève assez rapidement, faute de clients et aussi à cause de la lassitude qui l'enlève peu à peu. Un cercle vicieux, fait d'échecs, de découragement et d'alcool, s'installe dans sa vie, mettant en place les éléments qui vont conduire Willi vers la prochaine catastrophe.

Le chemin de croix

Willi est libre, mais la liberté se refuse à lui. Il est libre, mais sans un sou et sans la force de réagir. Il est libre de se réfugier dans une chambre qui, contrairement à sa cellule, ressemble plutôt à un trou sombre et malodorant. Figé dans sa déchéance, il est incapable de prendre la moindre décision. Continuer sur la bonne voie ou chercher des opportunités en dehors de la légalité? Même le glissement vers la mauvaise pente se fait malgré lui, au hasard d'une rencontre avec un ancien camarade de pénitencier. Il suffit de quelques cigarettes et de la vue d'un portefeuille bien fourni, pour que Willi tombe dans le piège. Les billets de banque, que son camarade lui refait, sont des faux, et c'est Willi qui les « recycle » sans le savoir. En ce moment il n'a plus le choix, il est à la merci du truand et doit marcher dans la combine que celui-ci lui propose, un vol à la tire.

Plus spectateur que complice, il regarde les événements se dérouler devant lui comme s'il ne faisait pas vraiment partie de la scène. Ce type de délinquance, qui pose plus de problèmes qu'il en résout, n'est pas pour lui. Une vie normale ou une vie de truand : des soucis d'un côté et de l'autre de la barrière, des contextes de vie interchangeables. En prenant conscience qu'il ne sera jamais un véritable malfaiteur, l'image de la prison refait surface, ou plutôt l'image d'une existence ordinaire qui mime celle de l'enfermement :

« Soudain Kufalt se rappela de ce qu'il voulait vraiment : ce n'était pas une carrière de truand dont il rêvait, mais le début d'une petite vie tranquille et honnête » (p. 326).

C'est avec un tel sentiment que Willi, une fois empochée sa part du butin, quitte Hambourg et se rend dans une petite ville, la même petite ville où il a vécu pendant cinq ans derrière les barreaux, tentative on ne peut plus naïve de concilier prison et liberté et de retrouver dans un retour vers le passé la chaleur d'un chez soi, si précaire soit-il :

« Il est en quelque sorte un prisonnier qui revient de son propre gré sur les lieux de son emprisonnement. Nous rentrons tous à la maison, chez nous. Toujours. Rien n'est plus idiot que le bavardage sur la nouvelle vie que nous pourrions commencer. Tout est là, une vie ratée, sans perspectives, sans courage, sans patience » (p. 329-330).

Retour à la case de départ ou presque : une autre étape sur un chemin de croix, dont on connaît le dénouement, en alternance avec des courtes périodes de répit. Il y a tout d'abord la recherche de travail, les refus, les préjugés, ensuite un semblant d'intégration. Willi reprend goût à la vie, rencontre des amis, trouve du travail, il est même question de mariage. L'avenir reprend un sens, les éléments d'une nouvelle vie, fragile, se mettent en place. Un équilibre instable, certes, un « soupçon de bonheur » (p. 362) dans une petite vie qui lui fait presque oublier la prison :

« Délit, tribunal, prison, disparaissent de son esprit : la vie normale recommence là où elle s'est arrêtéeø (p. 395).

Peine perdue, la prochaine catastrophe est au rendez-vous. Accusé injustement d'avoir volé de l'argent à une de ses clientes, il est arrêté et mis en détention préventive. Willy sort de prison, après que la police ait arrêté le vrai coupable, mais il en a assez. Il a fait un effort, ça n'a pas marché :

« Il n'a plus envie de faire des efforts, de toute façon ça va mal tourner. Rien de bon pendant ces neuf mois, pas une seule heure. Il s'est donné de la peine pour rien (p. 457/p. 474).

La logique de la récidive, telle qu'elle se présente dans le récit de Fallada, est implacable. Tout semble pousser Willi Kufalt, un anti-héros, vers la délinquance et le retour en prison : son statut d'ex-détenu, les préjugés, les vexations, les problèmes de la vie quotidienne. Mais il y a autre chose. S'il est vrai que Willi est poussé vers la récidive par des forces qui échappent à son contrôle, il est tout aussi vrai qu'il se laisse pousser. La résistance qu'il oppose, la peine qu'il se donne pour sortir du cercle vicieux, ne font pas le poids, ceci d'autant plus que ce à quoi il aspire est une vie « normale », sans soucis ni problèmes n'existe pas. Contrairement à ce que pense Willi, « être en liberté » n'est pas synonyme d'« être libre ».⁶ S'il est assez lucide pour reconnaître sa part de responsabilité, Willi ne semble pas disposer des moyens pour agir autrement :

« Il n'était pas capable de suivre une voie sans embûches, il se posait lui-même des pièges et brisait tout sur son passage, même si ce n'était pas nécessaire (p. 474).

La chute

À partir de ce constat, il n'y a qu'un pas à franchir. Au lieu de continuer à se battre, il se laisse entraîner par le courant. Si le fait d'avoir été en prison représente un handicap insurmontable, alors à quoi bon lutter contre ? Si la prison est de toute façon au bout du chemin, autant faire quelque chose qui en vaille la peine. Il retourne à Hambourg et vit tout d'abord de l'argent qu'il a mis de côté, sans très bien savoir de quoi sera fait son avenir. Willi n'est pas un criminel, mais le fait est qu'il est respecté seulement par les personnes qui voient en lui un véritable criminel. Alors, il va satisfaire leurs attentes. Dès ce moment, une seule idée dans sa tête : réussir un coup fumant, lui permettant de mener une belle vie par la suite. Il change de nom, va à la recherche d'une opportunité, il trouve une bijouterie qui ferait l'affaire, contacte un ancien camarade de prison. Mais celui-ci n'est pas dupe. Il sait que Willy n'osera jamais passer à l'acte et lui attribue un rôle secondaire. Et Willy hésite, il ne sait plus très bien où il en est, cherche refuge dans l'alcool. Des problèmes partout, il ne sait faire rien d'autre que de déambuler dans sa chambre, comme il le faisait dans sa cellule. La seule différence: huit pas, au lieu de cinq. En attendant le moment propice pour passer à l'acte et montrer aux autres qu'il est un vrai truand, il se promène en ville, sans un but déterminé, en faisant les comptes de ce qui lui reste dans la poche et en anticipant la fin de l'histoire:

« Tout lui était désormais égal, tout était gris, terne, désolant. C'était la fin (p. 501).

Le reste, c'est du remplissage. La chute de Willi se passe d'après un scénario que d'autres ont écrit. Tout ce qu'il fait n'a qu'un seul but : le retour en prison. Les actes qu'il pose, les transgressions qu'il commet apparaissent comme une ultime tentative désespérée de se trouver une identité autre que celle d'ex-détenu, de s'affirmer dans un monde qui lui échappe. Au cours

⁶ J'emprunte cette formulation à un autre détenu célèbre, Warlam Schalamov (Linkes Ufer. Erzählungen aus Kolyma, Bd. 2, Berlin, Matthes & Seitz, 2009, S. 85)

d'une de ses promenades nocturnes, Willy croise une fille, la suit, lui assène un coup de poing au visage et lui arrache le sac à main. Sept Mark et quelques centimes. Willy se sent mieux :

§ Il avait enfin réussi à faire quelque chose et cette nuit, il dormit tranquille. Un pauvre sac, ce premier sac. Mais le sac et son contenu n'avaient aucune importance pour lui. Ce qui comptait, c'était le regard apeuré, la fille qui s'enfuit, les cris de douleur. Il n'était plus en ce moment le dernier des derniers, celui qu'on piétine : il était désormais capable de piétiner et de faire souffrir les autres » (p. 503).

Après ce premier acte de violence, d'autres vont suivre. Willy Kufalt ne se contrôle plus. Il attend tout simplement que tout soit fini, ses actes si naïfs, empruntés, inconscients si ne sont que prélude à un dénouement inévitable : il ne prend pas la peine de se déguiser, accomplit ses méfaits au même endroit, collectionne les sacs volés dans sa chambre. Lorsqu'il apprend que son camarade a fait le coup de la bijouterie sans lui, il le dénonce à la police et essaie ensuite si maladroitement si de lui soutirer une partie du butin. Enfin, il ne trouve rien de mieux à faire que de voler sa logeuse, avant de se faire cueillir par la police les mains dans le sac. Willi n'est pas surpris, il a joué le rôle qu'on attendait de lui, il a satisfait les attentes :

§ Tout était juste. Tout s'imbriquait à la perfection pendant les dernières semaines, pendant lesquelles il était descendu peu à peu au fond du gouffre, en se cachant les yeux devant un dénouement inévitable » (p. 541).

Condamné à sept ans de prison, Willy Kufalt retrouve enfin sa cellule, son chez soi :

§ En fait c'est ce qu'il y a de mieux que d'être de nouveau en prison. Ici, tout est à sa place... Kufalt est à sa place, Kufalt est content. On lui a donné une belle cellule... Ici, c'est mieux que dehors... C'est bien d'être de nouveau chez soi (p. 566-571).

Dans sa banalité, l'histoire que Fallada nous raconte, constitue sous certains aspects un paradigme qui légitime tout un discours critique à la fois envers la prison et envers la société, considérées comme les principaux facteurs de la reproduction de la délinquance. La privation de la liberté, quel que soit son contenu, ne remplit pas les fonctions que le législateur lui attribue, au contraire, elle déploie des effets pervers. La société, quant à elle, ne cesse de semer des embûches sur le parcours qui devrait amener les ex-détenus vers leur réintégration. Selon ce paradigme, la société alimente la prison à deux niveaux : en tant que responsable de la délinquance et comme moteur de la stigmatisation et de l'exclusion. Mais l'intérêt de l'œuvre de Fallada doit être recherché en aval de ce qui est devenu entre-temps un stéréotype. L'histoire de Willi Kufalt ne saurait se réduire à une illustration d'un processus irréversible, dans lequel l'individu n'aurait aucun rôle à jouer. Malgré son titre (« Qui a déjà mangé de la gamelle »), le roman de Fallada est une œuvre ouverte, nous donnant accès à tout moment aux chemins alternatifs si précaires soient-ils - que Willi Kufalt pourrait emprunter. Il n'y a aucune nécessité aux gestes que pose le protagoniste du roman, la logique qui les informe relève à la fois du hasard et de l'indolence de Willi, toujours prêt à se laisser transporter par le courant plutôt que de lutter contre.

2. Alfred Döblin: la punition, c'est la sortie...

D'origine juive, fils de commerçants, Alfred Döblin (1878 si 1957) suit des études de médecine à Berlin et se spécialise en neurologie, tout en consacrant une partie de son temps à la littérature. Proche du mouvement expressionniste, partisan des idées de la gauche, il écrit des articles,

participe à des émissions de radio, rédige des essais. À la fin de la première guerre mondiale, il est témoin, sinon acteur, de la révolution de 1918, événement qui fera l'objet de l'un de ses romans (« *Novembre 1918* »). Dix ans plus tard, il publie « *Berlin Alexanderplatz* », l'œuvre qui le consacrera comme l'un des écrivains les plus importants de la littérature allemande contemporaine. Lorsque Hitler prend le pouvoir en 1933, Döblin s'exile tout d'abord en Suisse, puis en France et enfin aux États-Unis, où il gagne sa vie en écrivant des scénarios pour l'industrie cinématographique de Hollywood. À la fin de la guerre, il retourne en Allemagne, travaille comme journaliste, publie le roman « *Novembre 1918* », qui ne obtient pas le succès espéré. Déçu par cet échec mais aussi par l'atmosphère politique qui régnait dans l'Allemagne d'après-guerre, Döblin se retire en France, sa deuxième patrie. Atteint par la maladie de Parkinson, il meurt en 1957.⁷

Le roman « *Berlin Alexanderplatz* », dont il sera question ici, raconte l'histoire fictive de Franz Biberkopf : de sa sortie de prison jusqu'à la récidive et à son retour au pénitencier, voire à son internement dans un hôpital psychiatrique. Mais au-delà des événements qui marquent la carrière du protagoniste, Döblin nous donne accès à la vie quotidienne d'hommes et de femmes qui, après les troubles consécutifs à une guerre perdue, s'affairent sans trop d'illusions à joindre les deux bouts avec les moyens légaux ou illégaux dont ils disposent. Le regard que l'écrivain pose sur ces pauvres gens n'est certes pas dépourvu de sympathie et de compassion, mais en même temps il évite soigneusement de voir en eux que des victimes de la société. S'il n'est pas facile de subsister dans une Allemagne déchirée par la crise économique et les conflits sociaux, les actions posées par tout un chacun restent du domaine de la responsabilité individuelle. Quelle que soit la situation dans laquelle il se trouve, nous dit Döblin à travers son récit, l'individu a les moyens d'agir de façon autonome, pour autant qu'il soit prêt à sortir de l'isolement et à affronter le destin avec ses semblables. La critique sociale, telle qu'elle apparaît dans les œuvres de Döblin, va de pair avec la conviction que c'est à l'individu de construire sa propre dignité, quelles que soient les contraintes que lui impose la vie en société. D'où un certain scepticisme vis-à-vis de mouvements politiques qui colportent de façon dogmatique et inconséquente des idéaux faisant abstraction de ce à quoi aspirent les citoyens dans leur vie quotidienne. Face à la menace grandissante du national-socialisme, Döblin plaide pour une société d'individus responsables et autonomes, capables de solidarité en dehors de toute idéologie.

La muraille rouge

Franz Biberkopf n'est pas vraiment mauvais : un peu indolent peut-être, mou, pas très intelligent, avec une tendance à se percevoir en tant que victime. Comme c'était le cas pour Willi Kufalt, dont nous venons de raconter l'histoire, nous avons à faire encore une fois à un anti-héros, dont la vie à l'exception de quelques épisodes de révolte est déterminée par les autres. Ni malin, ni obstiné, Franz ressemble à une feuille desséchée, que le vent de la vie pousse par-ci par-là. Lorsqu'il se décide à agir, c'est pour commettre une bêtise. Il rencontre une fille, ils se mettent ensemble, il l'oblige à se prostituer. Au cours d'une dispute, il la rosse de coups, elle succombe à ses blessures. Quatre ans de prison pour homicide involontaire : sordide et banal à la fois.

L'histoire de Franz Biberkopf commence au moment où le protagoniste quitte le pénitencier. De sa vie derrière les barreaux, il n'en est presque pas question. De temps en temps, l'auteur fait

⁷ Sur la vie et l'œuvre d'Alfred Döblin, voir Oliver Bernhardt, Alfred Döblin, München, DTV, 2007; Gabriele Sander, Alfred Döblin, Stuttgart, Reclam, 2001.

⁸ Alfred Döblin, *Berlin Alexanderplatz*, München, Deutscher Taschenbuchverlag, 2008 (trad. en français: *Berlin Alexanderplatz*, Paris, Gallimard, 2010).

ressurgir des images du quotidien de la prison, question de mettre en relief le contraste entre la régularité et la prévisibilité de ce qui se passe en prison et le manque de structure de la vie en liberté. On peut toutefois s'imaginer que Franz a dû trouver un certain plaisir à se calfeutrer dans la morne béatitude de la privation de liberté. Quoi qu'il en soit, le moment de la sortie est vécu par Franz comme un cauchemar :

« Le moment épouvantable était arrivé (épouvantable Franz, pourquoi épouvantable ?), les quatre ans s'étaient écoulés. Les battants en métal noir du portail, qu'il avait observé depuis une année avec une aversion croissante (aversion, pourquoi aversion ?) s'étaient fermés derrière lui. On l'avait de nouveau mis dehors. Les autres faisaient de la menuiserie, appliquaient du vernis, triaient, collaient, avaient encore deux ou trois ans devant eux. Lui, il se tenait debout à l'arrêt du tram. La punition commence » (p. 15).

La sortie de prison devient exclusion, Franz n'est pas prêt à retrouver la « vraie » vie, il en a peur. Son monde se trouve derrière la muraille de briques rouges, qu'il ne quitte pas du regard. Il n'est pas libéré, il est mis dehors, banni d'une vie qui était la sienne. Incapable d'écouter la voix intérieure⁹ qui met en question son désarroi, Franz ne peut concevoir sa sortie que comme une punition. Dans un langage, dont la dureté coupe le souffle, Franz transforme le « dehors » en « dedans », l'exclusion consistant à le faire « entrer » de force dans la société :

« Il a été libéré de la prison et devait maintenant entrer là-dedans, dans les profondeurs de la société . Je vais rentrer là-dedans, mais je n'aimerais pas, mon Dieu, je ne peux pas » (p. 16).

Mais pourquoi donc ? Ce n'est pas seulement un sentiment d'insécurité qui envahit Franz Biberkopf, mais une véritable panique, un refus global de ce qui l'attend. Ce ne sont pas des problèmes concrets, réels, qui lui font peur. On a plutôt l'impression qu'il craint par-dessus tout de se retrouver face à lui-même, d'être confronté comme par le passé à sa propre médiocrité. Il n'est toutefois pas assez clairvoyant pour le reconnaître. Ce qu'il sait, c'est qu'il aimerait retourner en prison, sans bien savoir pourquoi. Ses pensées ne quittent pas cette muraille de briques rouges, qui le sépare de son bonheur :

« Il ne quittait pas des yeux la muraille devant lui. C'est une chance inouïe de pouvoir vivre à l'intérieur de ces murs, on sait, comment la journée commence et comment elle se déroule (Franz, tu ne voudrais pas te cacher, tu t'es déjà caché pendant quatre ans, courage, regarde autour de toi, un jour ou l'autre il faudra bien sortir de ta cachette) (p. 19).

Le bonheur, Franz le recherche dans la routine et le prévisible de l'enfermement. Fermé à toute autre vision du monde et de sa vie, il ne prête guère attention à la voix qui le rappelle à l'ordre, en l'exhortant à quitter enfin le cocon qui lui fait oublier ses déboires et la responsabilité morale de ses actes. Il n'est pas encore prêt à endosser quelque culpabilité que ce soit. Ce qu'il a fait, n'est pas sa faute, mais bien celle de forces indéterminées qui l'ont poussé à le faire :

« Ils m'ont traîné dans la boue, j'ai presque commis un meurtre, mais ce n'était qu'un homicide involontaire, une lésion corporelle ayant causé la mort, ce n'était pas si grave, j'étais devenu une canaille, un gredin, un bon à rien » (p. 19).

⁹ Tout au long du roman, une voix intérieure (souvent entre parenthèses) accompagne les faits et gestes de Franz Biberkopf, en mettant en question les options qu'il choisit. Plus qu'une conscience (au sens moral du terme) ou un rappel à la raison, cette voix représente un renvoi à la responsabilité de l'individu, à sa dignité, à sa faculté de jouer un rôle actif dans toute circonstance.

Ce passage, déconcertant par son contenu et sa forme, présente plusieurs aspects intéressants. Si Franz admet d'avoir été une fripouille, ceci ne l'empêche pas de se débarrasser de toute responsabilité et de minimiser la gravité de son acte en se cachant derrière une terminologie juridique qui, par son apparente neutralité, crée d'emblée une distance entre l'acteur et l'action. Franz se perçoit comme un « gredin innocent ». Cet oxymoron exprime toute l'ambiguïté de son attitude : ce n'est pas l'action en tant que telle qui est l'objet de ce qui ressemble vaguement à du remords, mais ce qu'il était et est toujours, une victime. Quatre ans de prison n'ont pu rien y changer, Franz dirigeant sa colère contre ces ennemis invisibles et insaisissables (« ils », « on ») qui, d'après lui, ont causé sa perte :

« C'est comme ça qu'on est ruiné, parce qu'on n'a pas toujours été comme on devrait être. Je ne pense pas que les autres soient bien meilleurs. Non, je ne le crois pas. Ils veulent nous rendre fou. Et après on nous dit : tu peux sortir, tu peux retourner dedans, dans la boue, la même boue qu'avant. Bon, sommes-nous des riens, parce que nous avons fait quelque chose ? (Pas de regrets ! Défole-toi ! Frappe à gauche et à droite ! Comme ça tu oublieras le passé, tout est fini, la peur et tout le reste) » (p. 29-30).

Ce serait trop simple d'écarter du revers de la main ces élucubrations à première vue incohérentes et contradictoires. En fait, Döblin nous rappelle ici que le manque de cohérence et la contradiction représentent un élément constitutif des êtres humains, quels qu'ils soient. Franz n'est ici qu'un modèle, son discours un paradigme, dans lequel des représentations morales (« comme on devrait être ») côtoient le déni de toute responsabilité individuelle (« on est ruinés »), où la reconnaissance de la faute (« nous avons fait quelque chose ») rime avec sa généralisation (« les autres ne sont pas bien meilleurs »). Ce qui distingue Franz, ce n'est pas le fait qu'il tienne de tels propos, mais qu'il croie fermement à ce que d'autres, plus avisés, considèrent tout au plus comme un filet de protection au niveau cognitif. C'est autour de ces autojustifications que se construit son identité et vers lesquelles s'oriente son comportement, en barrant ainsi la porte à tout changement. Il a « fait quelque chose, mais ce n'est pas sa faute :

« Qui est coupable de tout ça ? Ida bien sûr. Qui d'autre ? Je lui ai brisé les côtes à cette garce, c'est pour ça que j'ai fini en taule. Maintenant elle a ce qu'elle voulait, la garce est enterrée et moi je suis dans la boue » (p. 37).¹⁰

La punition commence

Dehors, Franz attend le premier coup du destin. Quatre ans n'ont pas changé Berlin, mais les bruits et l'agitation de la métropole le font plonger dans un profond désarroi. Il est dans la boue, la punition commence. L'histoire de cette « punition » se structure autour d'une série d'épisodes, témoignant parfois de la volonté de Franz de se mettre sur le droit chemin, parfois de sa rechute dans la délinquance. Le tout est intercalé par des intermezzi, dans lesquels Döblin porte son regard sur les gens de Berlin, leur vie quotidienne, leurs tracas, leurs misères, comme pour souligner que les choix de Franz, loin de constituer une conséquence nécessaire du contexte social dans lequel il vit, n'appartiennent qu'à lui. D'autres entractes font référence à la mythologie (l'Orestie), à l'histoire biblique (le livre de Job), à des articles de journal, toujours dans le souci de relativiser ce qui, dans la carrière de Franz, peut paraître à premier abord comme inévitable.

¹⁰ Même son de cloche à la page 161: *« Je n'ai pas tué Ida. Il peut arriver à tout le monde de déraper, quand on est en colère ».*

Le premier coup arrive, mais il ne frappe pas là où on s'attendait. Franz, qui se cachait dans une entrée de maison, reçoit de l'aide. Un juif, apercevant la détresse de l'ex-détenu, essaie de le consoler, l'amène chez lui, lui parle. Ceci n'est pas sans rappeler la rencontre d'un autre fameux forçat, Jean Valjean, avec monseigneur Myriel,¹¹ comparaison qui permet de faire ressortir les différences dans la réaction des deux hommes. La bonté et la miséricorde du prélat suscitent chez Jean Valjean, évadé du bagne et rempli de haine, une agitation intérieure qui aplanit la voie vers le changement. Franz par contre interprète la bienveillance du juif comme un signe, comme un miracle qui lui est dû. Tout est en ordre, « le vieux Franz Biberkopf est de retour », la muraille de briques pour le moment oubliée. Le désarroi n'aura duré que peu de temps, l'aide est arrivée trop tôt pour que Franz puisse vraiment en profiter. Et la vie continue, comme avant, Franz s'enfoncé, tout en sachant quelle en sera l'issue :

« Et il s'éternise dans les bistrotts et il ne regarde personne en face et il se rassasie et il se saouille. Maintenant je ne vais faire rien d'autre que m'empiffrer et boire et dormir tous les jours, et ma vie est finie. Finie, finie » (p. 37).

Dans un climat social caractérisé par les conflits entre communistes et le mouvement naissant du national-socialisme, Franz prend le parti de ne pas en prendre. Trop fixé sur lui-même, il n'a pas le temps de s'occuper de ce qui se passe autour de lui. Les autres ne l'intéressent pas. Il travaille un peu comme colporteur, veut être un honnête homme, vend des journaux à contenu antisémite (pas parce qu'il en partage les idées, mais pour gagner des sous), s'amuse comme il peut et ce n'est pas assez. Mais la prison continue de le hanter :

« C'est ça la punition, ils m'ont fait sortir, les autres continuent à ramasser des patates derrière les murs, et moi je dois prendre le tram. Nom d'un chien, on était bien là-bas » (p. 113).

Il suffira d'un petit accroc (un collègue qui lui joue un mauvais tour) pour que Franz lâche tout et tous pour aller se recroqueviller dans une prison qu'il s'est lui-même choisie : une chambre miteuse, qu'il ne quitte que pour aller chercher de quoi se saouler. Il ne veut plus, il végète, il dort, il se terre dans un trou, hors du monde : « *Ce que je fais, ça ne regarde personne* » (p. 128). Dans l'isolement qu'il s'est imposé, au-delà de toute forme de solidarité sociale, une seule pensée se fait jour : « *Travailler, ça ne vaut pas la peine et même si la neige commence à brûler, je ne bougerai pas le petit doigt* » (p. 134). Sourd aux exhortations de la voix intérieure, Franz Biberkopf attend, sans rien faire, que quelque chose se passe :

« Franz se saouille dans son dégoût du monde. Ce qui va lui arriver, ça lui est égal. Il voulait être honnête : les canailles, les gredins, les chenapans n'en voulaient pas. Il ne veut plus rien savoir de cette vie, et tant pis s'il va devenir un clochard » (p. 148).

Paradoxalement, c'est un cambriolage, dont Franz est témoin, qui le ramène à la vie. Sans savoir pourquoi, il quitte sa tanière, reprend à vendre des journaux sur l'Alexanderplatz, voit des amis, s'encanaille. La mauvaise pente, celle qui va l'amener jusqu'au bord de la mort, s'ouvre devant lui. Le scénario est connu, mais la façon de laquelle cette glissade vers la délinquance s'opère ó du grand guignol ó mérite de s'arrêter et ceci pour plusieurs raisons. Il y a tout d'abord le rôle du hasard, d'événements en soi insignifiants, mais dont les conséquences pèsent lourd. Dans le cas de notre héros, c'est le son des cloches d'une église du voisinage qui enclenche le processus. Franz veut savoir pourquoi les cloches sonnent, il sort de chez lui, est témoin d'une bagarre dans laquelle est impliqué quelqu'un qu'il connaît. Celui-ci, blessé, lui demande de le remplacer dans

¹¹ Cf. Victor Hugo, Les misérables, Paris, Le livre de poche, 1998, 2e livre, chap. 11-13.

une affaire de transport de fruits, qui a lieu le soir même. Franz accepte, bien qu'à contrecœur, et le voilà impliqué ó par le jeu du hasard et par sa naïveté - dans ce qui s'avère être un cambriolage. En plein désarroi, Franz ne sait plus :

« í mais c'est du vol, c'est un cambriolage, je veux m'en allerí Ils m'ont roulé les filousí Faut-il que je m'en aille, faut-il que je reste, que dois-je faireí » (p. 209).

Sur la voie du retour, un des membres de la bande, Reinhold, agacé par les remontrances de Franz, le pousse violemment de la voiture en marche et le laisse grièvement blessé au bord de la route.

Jusqu'à ce point, toutes les voies sont encore ouvertes, le hasard a placé ses cartes, c'est maintenant à Franz de jouer. Des événements se sont produits, il faut maintenant qu'il les interprète, qu'il leur donne un sens. Réagir ou se laisser aller ? C'est la deuxième alternative qu'il choisit, en lisant ce qui lui est arrivé comme une suite logique et nécessaire :

« Il voulait, il aurait bien aimé [rester honnête], mais ça n'a pas marchéí Le monde a une main de fer, on n'y peut rien, il nous arrive dessus comme un rouleau compresseurí Personne ne peut l'éviter » (p. 210).

Il n'y a dès lors plus d'issue, il « doit devoir ». Pourquoi se battre, lorsque l'adversaire nous écrase de sa supériorité ? Il vaut mieux se laisser aller et suivre la voie que d'autres lui ont dictée. Amputé d'un bras suite à l'accident, Franz décide de ne plus travailler et de devenir une vraie fripouille. L'histoire pourrait finir ici, si Döblin n'avait pas pris le soin de nous inviter à une courte réflexion et à une prise de distance face à un enchaînement qui semble être inévitable et à un personnage ó Franz Biberkopf - qu'il serait trop facile de ranger hâtivement dans la catégorie des pauvres d'esprit. Il n'y a pas lieu de désespérer, nous dit l'écrivain. Si Franz n'est certes pas un homme ordinaire, il est comme les autres dans le sens que nous pouvons le comprendre et dire : nous aurions pu faire ce qu'il a fait, vivre ce qu'il a vécu. Il semble donc possible, en adoptant ce point de vue, de donner un sens à ce qui n'en a aucun, à ces « bêtises lamentables et répugnantes » dont Franz est l'auteur.

Mais le parcours de Franz échappe pour le moment à tout entendement. Une fois la décision prise d'abandonner toute velléité de réinsertion sociale, sa vie dérape inexorablement, les événements se bousculent. Cambriolages, proxénétisme, recel : Franz revient en force à son monde d'antan. Tout lui est désormais permis. Mais la véhémence avec laquelle il plonge dans la débauche laisse présager autre chose. Franz agit comme s'il avait hâte d'en finir avec la vie et de retrouver le calme que seulement la prison ou la mort peuvent lui donner. Et la mort est effectivement au bout du chemin, littéralement et symboliquement. Littéralement, dans la mesure où l'amie de Franz sera brutalement assassinée par celui-là même, Reinhold, qui l'avait éjecté de la voiture. Symboliquement, parce que ce drame aboutira à sa renaissance.

Résurrection

Il serait trop fastidieux de reproduire ici toutes les épreuves que Franz Biberkopf a dû subir. Limitons-nous à l'essentiel, aux événements qui, d'une façon ou d'une autre, ont contribué à faire de Franz un autre homme. Profondément affecté par la disparition de son amie ó la première personne probablement qui a signifié quelque chose pour lui - Franz sombre dans le désespoir et c'est par les journaux qu'il apprend non seulement sa mort, mais aussi que la police le soupçonne d'avoir participé à son assassinat. Il attend le coup de grâce, sans savoir de quel côté il va venir :

« *í tu ne sais pas ce qui peut encore t'arriver et si tu seras capable d'y faire face. Tu n'as pas encore perdu autant que Job, mais ça s'en vient lentement. Et tu t'approche pas à pas à ce qui va arriver. Tu soupîres : qui va me protéger, le malheur me guette, sur quoi m'appuyer.* » (p. 379-380).

Découragé, traqué par la police, Franz ne peut que réciter son innocence comme une litanie : « *Ce n'est pas ma faute* ». Et lorsque le sentiment de la fin prend le dessus, ses pas l'amènent devant la prison, sa prison :

« *Il s'en va à la prison de Tegel. Et lorsque la muraille rouge et le portail en fer surgissent devant lui, Franz retrouve son calme. Et Franz Biberkopf rôde autour de la prison gigantesque, qui tremble et bouillonne et l'appelle.* » (p. 387).

Mais la prison ne tient pas ses promesses. Lorsque Franz est arrêté et mis en préventive, le calme tant attendu n'est pas au rendez-vous. Le fardeau est trop lourd et Franz tombe dans un état catatonique. Il ne parle plus, il ne mange plus :

« *Il ne veut plus. Les expériences de la vie, il en a fait le tour, il est fatigué, son corps et son esprit sont brisés* » (p. 395).

Transféré dans une clinique psychiatrique, Franz n'est plus que l'ombre de lui-même, il n'attend plus que la mort et l'attente se fait dans la souffrance. Le passé, qu'il avait toujours réduit au silence, refait surface avec insistance et ne se contente plus de justifications plus ou moins plausibles. Des portes s'ouvrent vers une prise de conscience des fautes commises, mais Franz n'est pas encore prêt à s'y engouffrer et à écouter la voix intérieure qui lui montre le chemin :

« *Coupable, coupable, coupable, c'est ça, il faut, il fallait, il faudrait devenir coupable mille fois. Franz, halléluja, écoute, il faudrait devenir coupable mille fois.* » (p. 402).

Ce n'est que la mort, allégorique, qui va réussir à briser la résistance de Franz, dans un dialogue qu'il vaut la peine de reproduire dans son intégralité :

FRANZ : « *Je souffre, je souffre* ».

LA MORT : « *C'est bien, si tu souffres. Il n'y a rien de mieux que la souffrance* ».

« *Je t'en prie, arrête cette torture. Finis-en avec moi !* »

« *En finir, ça ne sert à rien. Mais la fin s'en vient* ».

« *Finis-en, tu en as le pouvoir* ».

« *Dans ma main, je n'ai qu'une faux. Tout le reste, c'est dans tes mains* ».

[í]

« *Qu'ai-je donc fait ? N'ai-je pas assez trimé ? Je ne connais personne, qui a dû supporter autant que moi, une vie lamentable, misérable* ».

š *Tu n'étais jamais là, espèce de salaud ! Je ne t'ai jamais vu* ».

š *Je voulais être honnête* »

« *Tu n'as jamais ouvert les yeux, chien galeux ! Juste blaté : moi et l'injustice qui m'est faite, et comme je suis noble et gentil et on ne me laisse pas montrer de quoi je suis capable. C'est une honte ! Crie, honte à moi !* »

š *Je ne sais pas* »

š *T'as perdu la guerre, mon homme. J'en ai fini avec toi, je ne veux plus rien savoir de toi. [í] Il a un cò ur et une tête et des yeux et il pense qu'il est bien d'être honnête, ou du moins ce qu'il pense être honnête, et il ne voit rien et il n'entend rien et vit au jour le jour et ne remarque rien, et pense qu'il peut faire ce qu'il veut* »

§ *Mais quoi, que faut-il que je fasse ? » (p. 433-434).*

Quoi qu'il dise, Franz sait ce qu'il doit faire, ce qu'il aurait dû faire depuis longtemps. Trop centré sur lui-même, indifférent à ce qui se passait autour de lui, il n'a jamais voulu faire face à ses responsabilités, se plaisant dans le rôle de victime. Criminel par sa propre bêtise, il se plaint des injustices dont il a été l'objet et ne remarque pas que les pièges, c'est lui-même qui les a posés sur son chemin. Le destin, qu'il tient responsable de ses malheurs, s'appelle Franz Biberkopf. Mais face à la mort qui se refuse à lui et qui le met face à la misère d'une vie dépourvue de sens, il n'a plus le choix. À la souffrance physique vient s'ajouter celle, plus insupportable, de la prise de conscience et de la reconnaissance de sa culpabilité :

§ *Franz pleure et pleure, c'est ma faute, je ne suis pas un être humain, je suis une bête, un monstre. Franz Biberkopf, autrefois ouvrier, cambrioleur, souteneur, meurtrier, est mort. C'est une autre personne qui gît dans son lit. Elle a les mêmes papiers, ressemble à Franz, mais elle a un autre nom et vit dans un autre monde » (p. 442).*

C'est en assumant les fautes qu'il a commises que Franz s'ouvre au changement et devient un autre homme. Le « nouveau » Franz recouvre peu à peu la parole et en même temps une identité avec laquelle il peut vivre. Ce qui l'attend dehors n'est pas le paradis, et il le sait. Aide-portier dans un hôtel, il va vivre une vie comme tous les autres et avec les autres, ni plus ni moins. Une réintégration réussie ? Nous n'en savons rien et d'ailleurs la véritable question n'est pas là. À la veille de la prise de pouvoir par Hitler, comme de nos jours par ailleurs, la conformité sociale ne saurait être une mesure de réussite.

* * *

Claudio Besozzi, juillet 2012